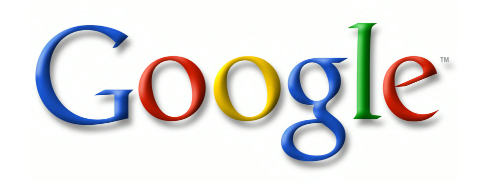



SE TAIRE
FAIRE

DU CHRISTIANISME,

DES CAUSES ET DES CONSÉQUENCES DE SON ÉTABLISSEMENT EN EUROPE;

Par M. H. Roux-Ferrand.



NÎMES,

CHEZ P. DURAND-BELLE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

1832.

DU CHRISTIANISME, DES CAUSES ET DES CONSÉQUENCES DE SON ÉTABLISSEMENT EN EUROPE.

Appelé pour la première fois à vous lire les faibles essais d'une plume encore peu exercée, je n'aurais pas accepté cette honorable invitation si je n'eusse compté sur l'indulgente amitié de la plupart d'entre vous et sur des études longues et consciencieuses, faites dans un sujet spécial. Ce sujet est l'histoire de la civilisation sous l'empire romain. J'ai déjà eu occasion de développer ailleurs l'état matériel de cette civilisation ; je vous entretiendrai aujourd'hui de sa partie morale et religieuse ; du christianisme. Mais laissant de côté

les croyances primitives des divers peuples d'Europe, ainsi que les hérésies, les persécutions, la hiérarchie, les ordres monastiques et beaucoup d'autres détails réservés pour un enseignement que je tâche de rendre instructif, souvent aux dépens de l'intérêt, je n'ai voulu, dans les courts instans accordés à chacun de nous dans cette séance, que vous donner quelques réflexions sur les causes et les conséquences de ce grand événement qui a totalement changé la face du globe.

Que l'idée de l'existence d'un Dieu soit innée dans l'homme, ou qu'elle résulte de l'ordre physique et moral de l'univers, peu importe; elle n'en est pas moins gravée dans tous les cœurs. Que le sauvage adore une idole, le païen des dieux enfans de son imagination, le chrétien l'auteur de l'Évangile qui le soustrait à l'esclavage, cela doit être; le progrès de ses connaissances intellectuelles et son état politique l'y ont amené par degrés. La religion n'est salutaire que lorsqu'elle est en harmonie avec les facultés de l'homme : le sauvage ne comprendra pas le Dieu des chrétiens; l'homme civilisé se rira de l'idole, et tous les deux repousseront un culte si peu d'accord avec leurs connaissances *. Une classe intéressée au *statu quo* a toujours voulu rendre la religion immuable, et la force des choses a toujours

* A mesure que l'homme se perfectionne et améliore sa situation extérieure, ses idées religieuses s'épurent et se dégagent de ce qu'elles avaient d'abord d'imparfait et de bizarre. On a donc raison de dire que la religion est l'homme, qu'elle est le peuple qui la professe.

(*B. Revue Germanique.*)

vaincu sa résistance. Elle a été terrible, mais impuissante ; et une révolution a toujours éclaté là où la conviction seule eût dû suffire. Chaque idole, chaque dieu de l'Olympe a écrasé en tombant des milliers de novateurs, mais sa chute n'en a pas été moins réelle. La religion des Grecs, plus adaptée au génie des descendans d'Homère, avait triomphé d'un fétichisme grossier, comme la doctrine des apôtres a triomphé du polythéisme. Comment s'est opérée cette dernière réforme ? C'est ce qu'il nous importe de savoir, et pour cela nous examinerons d'abord les causes qui ont pu amener une révolution sanglante, mais nécessaire, et dont les effets ont été si prodigieux.

Naître, s'élever, vieillir et mourir, telle est la destinée des choses humaines, telle a été celle du polythéisme. Les anciens Grecs ont adoré, comme les peuples d'Égypte et les sauvages de l'Amérique, des objets matériels et des animaux malfaisans. A ce fétichisme grossier succédèrent des divinités plus raisonnables, telles que l'esprit des héros morts pour leur défense *, des fonda-

* « En examinant l'antiquité, dit Cicéron, on trouvera » que les dieux ont habité la terre avant d'habiter les » cieux. » — Tacite rapporte que les Germains déïfiaient aussi les héros. — Les chants d'Ossian nous confirment dans l'opinion que tous les peuples du nord ont pris leurs divinités chez les hommes. — Minutius Félix fait dire à son Octavius : *Similiter vero ac erga Deos quoque majores nostri improvidi creduli, rudi simplicitate crediderunt dum reges suos colunt religiosi, dum defunctos eos dediderant in imaginibus videre, dum gestiunt eorum memorias in statuis destinere ; sacra facta sunt, quæ fuerant ad sumpta solatia.* — Enfin Tertulien, après avoir rappelé l'origine humaine des dieux païens, leur patrie et

teurs de leurs villes, et enfin le soleil et les diverses planètes *.

Uranus, Saturne furent remplacés par de nouveaux Dieux plus en harmonie avec le degré de leur civilisation ; l'imagination des poètes peupla bientôt un olympe brillant, sans cesse agrandi par les traditions et les fables superstitieuses ** : la beauté, la force, le courage, toutes les vertus et tous les vices eurent leurs autels *** ; il y eut des bois, des fleuves sacrés ; la nature entière s'anima ; elle n'était qu'éternelle, elle fut éternelle, pensante, personnifiée ****.

---

leur tombeau, ajoute : *Nec ego per singulos decurram tot ac tantos novos, veteres, barbaros, Græcos, Romanos, peregrinos, captivos, adoptivos, proprios, communes, masculos, fœminas, rusticos, urbanos, nauticos, militares.*

* Homère, Platon et Sophocle, cités par Dupuis, viennent à l'appui de cette dernière assertion. — Le savant Bœttiger prétend qu'il n'a existé que deux religions ; l'une se rattache au ciel, comme le sabéïsme, l'astrolatrie, etc., l'autre ne se rapporte qu'à la terre et aux phénomènes naturels, comme le fétichisme dont les modifications sont les divers cultes des plantes, des animaux et des images. « En général, dit-il, les peuples pasteurs et nomades » ont adopté la première. Les peuples chasseurs et guerriers » ont préféré les symboles terrestres. » Il est peut-être plus naturel de penser que l'une est née de l'autre, et qu'elle a suivi les lumières.

** Le fétichisme grossier d'Egypte fut idéalisé par les poètes et les artistes des Grecs, et acquit chez ce peuple la forme la plus noble.

(Bœttiger, *Idean zur Kunts mythologie.*)

*** Tout alors était dieu excepté Dieu même, dit Bossuet, en parlant des pays et du temps de Moïse. Il eût pu le dire avec autant de vérité de l'empire romain avant Jésus-Christ.

**** Prudence, dit Bayle, a reproché aux païens qu'ils

Les premiers Romains adoptèrent ce culte; Romulus, fils de Mars, fut déifié par le sénat, et son successeur, accommodant la religion à sa politique, en fit la principale base de son gouvernement. Depuis Numa, chaque époque lui imprima une forme nouvelle et toujours plus douce, plus morale, plus tolérante *, jusqu'au moment de sa décadence. L'esprit sacerdotal, essentiellement stable, ne hâta pas moins sa chute que les progrès de la philosophie et de la civilisation. Les efforts des prêtres pour conserver des dieux impuissans, ne tendirent qu'à leur ruine **.

L'affaiblissement du paganisme date des plus belles années de Rome. Déjà sous la république, les poètes insultaient aux dieux, et ces dieux, tous les jours plus nombreux, devinrent, sous l'empire, un objet de risée pour la classe éclairée de la nation. Cicéron, séparant la religion de la superstition, professait les idées de Socrate, et, comme les poètes de son siècle, plaisantait sur les céré-

---

avaient déifié les côteaux, les fleuves, les flammes, et en général tout ce que produisent de merveilleux l'eau et la terre.

Quidquid humus, quidquid pelagus mirabile gignunt,
Id duxere Deos, colles, freta, flumina, flammas.
(*Prud.*)

* Rome, grossière, pauvre, ignorante, adopta successivement les dieux des nations qu'elle soumit, et ces dieux eurent aussi leurs prêtres et leurs fêtes.

(*Pluquet.*)

** Il y eut, dit Bœttiger, trois périodes de civilisation religieuse chez les anciens : la première se distingue par un penchant pour la divination, au moyen des songes, des oiseaux et des augures; la seconde fut celle des oracles; la troisième leur décadence qui arriva quand le pouvoir politique les mit sous sa dépendance.

monies et le culte païen. La politique adroite d'Auguste, la crédule, mais tolérante piété d'Antonin, la superstition d'Adrien et de Marc-Aurèle essayèrent en vain de ranimer le fantôme; la voluptueuse mythologie, devenue un ornement poétique, cessa d'être une religion *. Comment conserver une vénération sérieuse pour les dieux d'Ovide?... Partout dans les métamorphoses on voit ces dieux, cyniques, voleurs, poltrons, railleurs et méchans, tellement qu'on finit par leur adjoindre tous les vices divinisés plus tard : Mercure s'applaudit de ses vols :

Talia Mercurius poscentem ridet ab alto
Se memor Ortygias surripuisse booes.

Un marchand prie ce dieu de le seconder dans ses fourberies :

Da modo lucra mihi, da facto gaudia lucro
Et face ut emptori oerba dedisse juoet.

Jupiter, brûlant d'amour pour sa sœur, lui nomme ses maîtresses et lui jure qu'aucune d'elles (pas même Ganymède) ne lui a inspiré une aussi vive passion. Les temples étaient remplis des marques d'impudicité de ce maître des dieux :

Cùm steterit Joois æde, Joois succurret in æde
Quam multas matres fecerit ille Deus....

---

* L'état de la civilisation ne comportait plus une telle religion, « Une religion, dit V. Hugo, qui nous montre ses foudres se forgeant sur une enclume, son soleil montant un char à quatre chevaux, son ciel sur une montagne.... » Aussi ne nous étonnons-nous pas de voir Valère-Maxime et Tite-Live rapporter que les dieux invités par des mortels à leurs festins, acceptaient sans cérémonie, et se couchaient sur des lits voluptueux à côté de leurs hôtes.

Apollon garde les troupeaux. — Hercule nettoie des étables. — Neptune bâtit les murs de Troie pour un salaire. — Mars est mis en prison. — Vénus est blessée par des mains mortelles ; se prostitue à des mortels ; un homme, arbitre entre des déesses, lui donne la pomme de la beauté quand elle s'est découverte à ses yeux ; elle a un culte infâme, encore surpassé par celui qu'on rend à Adonis, à Priape, à Flore et à Cybèle, qui, ne pouvant se faire aimer d'Atys, en fit un dieu eunuque, et exigea le même sacrifice de ses prêtres. Enfin les Romains n'ont-ils pas adoré jusqu'à un dieu *Crépitus !*... Des tyrans insensés, des femmes adultères, des prostituées avilirent encore cet olympe où ils prenaient place.....

Pendant que la philosophie abandonnait ses dieux pour de plus nobles doctrines, l'ignorante superstition du peuple délaissait aussi les oracles, mais pour l'astrologie : Rome dégradée n'adorait que l'or ou la volupté qu'elle trouvait dans la débauche et dans le sang.....

Les crimes de la superstition, ceux de l'incrédulité et d'une entière dépravation morale remplissaient la ville des Césars, et cependant, au dehors, elle poliçait les barbares, défendait les sacrifices humains, substituait ses dieux à ceux des Druides et des peuples du Nord. La Grèce conserva plus long-temps ses mœurs et son culte ; plus éclairée que l'Italie, elle était moins féroce mais aussi incrédule ; chaque secte philosophique avait son opinion religieuse et ne s'accordait que pour mépriser le culte populaire que sa politique respectait cependant. *

* Thalès de Milet, Anaximène, Diogène d'Apollonie,

Souvent rajeuni sans succès, le vieux paganisme avait encore dans l'empire des partisans nombreux mais divisés; les uns, tenant aux anciens usages, voulaient le culte primitif. D'après eux, les livres impies de Platon et de Cicéron devaient être brûlés. D'autres, désirant un polythéisme épuré, expliquaient les fables trop absurdes par la poësie ou la métaphysique. Il y avait trop d'ignorance dans les premiers, trop de subtilité dans les autres; aucun ne réussit. Le théisme pénétrait avec la raison et les lumières dans des cœurs rassasiés des dieux matériels plus grossiers que le siècle. Enfin le scepticisme général qu'avait laissé la religion tombée, les extravagances de la magie, les sectes philosophiques ou religieuses disséminées par toute l'Europe et sur la terre hébraïque, les lumières plus répandues, le nombre des esclaves devenu immense, la lutte du pouvoir politique et du pouvoir religieux, l'incrédulité éclairée des grands et l'incrédulité brutale du peuple, tout confirmait les besoins d'un nouvel état de choses et semblait appeler une révolution. Elle se fit.

Anaxagore, Xenophane, Antisthène, Speusippe, Strabon, Démocrite et Epicure eux-mêmes, Socrate, Aristote, Platon, Théophraste, Zénon, et quantité d'autres philosophes illustres, avaient déjà pressenti l'unité d'un Dieu moteur de toutes choses; ils ne différaient que dans les mots. (*Minutius Felix.*)

Plusieurs passages de Virgile expriment la même idée:

. . . . *Deum namque ire per omnes*
Terrasque tractusque maris cælumque profundum,
. . . .
Undè hominum genus, et pecudes, undè imber et ignis
. . . . *Principio cælum*
Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

Grand et imposant, beau de ses vertus, jeune, original par ses dogmes et sa loi, fortifié par le sang de ses martyrs et l'éloquence de ses apôtres, le christianisme s'avança majestueusement dans l'Univers.

Nous ne devons parler ici que des causes purement humaines qui ont concouru à établir et propager si rapidement eette excellente religion. Les documens sur cette époque sont plus rares et aussi incertains que ceux sur les premiers temps de la Grèce et de Rome. Les historiens profanes s'occupaient peu des chrétiens; les écrivains religieux s'en sont occupés trop tard.

Le scepticisme résultant de l'état de malaise dont nous avons donné les causes, demandait, pour cesser, un événement miraculeux qui entraînât les esprits, les forçât à croire. Il eut lieu, et les circonstances qui l'entourent augmentent son merveilleux. Le cœur et l'esprit sont également charmés de l'idée d'un Dieu naissant au milieu des bergers, et dont la vie, les miracles et la mort douloureuse, consacrés au bonheur des hommes, sont autant de bienfaits.

La Judée fut le berceau du Christ et la première à entendre sa loi. Cette loi sublime est partout écoutée : un culte d'amour et de respect s'établit après les prédications du Sauveur des hommes; le souvenir ou le récit de ses miracles, de sa mort, de sa glorieuse résurrection augmente le nombre des croyans; les apôtres, héritant de son zèle, prêchent à Jérusalem où déjà des milliers de chrétiens applaudissaient à leurs paroles; ne connaissant aucun danger, ils se répandent dans la Palestine, dans le monde entier, et enfin dans

la ville impériale qui devait être bientôt le foyer de la persécution, comme elle fut plus tard le flambeau du monde chrétien. *

Le christianisme, si excellent pour les malheureux, nuisait aux intérêts et aux croyances des Épicuriens, des Pyrrhoniens, des fanatiques idolâtres et de tout ce qui vivait du culte des faux dieux. Les gens du monde, les esprits forts, n'y virent qu'une nouvelle superstition, et les puissans de l'état commençaient à la craindre. Le succès d'ailleurs provoque la haîne.

Persécutés par les juifs, par les païens, les nouveaux prosélytes se dispersent dans l'Orient et vont prêcher chez tous les peuples. L'unité de Dieu, sa bonté infinie, les merveilles de la création, la venue du Christ et les mystères sont les principaux textes des prédications. La charité, l'amour du prochain, le pardon des injures, la résignation dans les souffrances humaines, la croyance dans une vie future viennent étonner et entraîner tous les cœurs.

L'Italie était déjà chrétienne quand la Gaule reçut les premiers apôtres de la foi. La conversion des Gaulois fut aussi lente que tardive. Grégoire de Tours rapporte que St Martin répandait les premiers germes de la foi chrétienne dans les Gaules, au milieu du quatrième siècle. Autun, au cinquième siècle, célébrait encore les lupercales, et l'on voyait des païens dans Paris six cens

* St Marc prêcha à Alexandrie, St Mathieu pénétra en Ethiopie, St Thomas fut en Perse, St Barthélemy dans l'Arménie, St Jean dans l'Asie mineure, St Pierre à Rome et St Paul partout.... L'apostolat ne cessa d'être périlleux qu'au règne de Constantin.

ans après la naissance du Christ ; cependant à cette époque l'immense majorité était chrétienne *. La Grande Bretagne s'instruisit après les Gaules, mais le christianisme y fut anéanti par l'invasion saxonne. Les Irlandais convertis la rendirent plus tard à la vraie croyance ; les monastères d'Irlande devinrent fameux par le savoir de leurs cénobites. On ne sait précisément à quelle époque la péninsule reçut des missionnaires, mais tout porte à croire que ce fut la dernière province d'Occident ; celles du Nord connaissaient à peine le nom du Christ avant Constantin, et l'hérésie se mêla à leur première croyance **.

On a souvent dit que, pendant les premiers temps, le christianisme ne fut adopté que par la classe ignorante et pauvre. Ce fait est dénué de vérité et de fondement, puisque c'est le progrès des lumières qui avait détruit le polythéisme et propagé la religion naissante. La dignité humaine était avilie par une religion et des dieux devenus ridicules aux yeux de tous les hommes instruits, de tous les êtres raisonnables ; elle s'est relevée par une religion qui substituait à des rites révoltans ou risibles des cérémonies touchantes autant que simples. La classe pauvre

---

* Un concile tenu à Arles et un autre à Nîmes, au IV.me siècle, prouvent qu'à cette époque la Provence et le Languedoc étaient depuis long-temps chrétiens.

(*Ménard et le père Fabre.*)

** L'arianisme pénétra chez les Goths, les Suèves et les Lombards en même temps que la religion chrétienne. L'évêque Ulphilas, qui les instruisit, était lui-même Arien. Pour faciliter leurs progrès il avait traduit l'Ecriture en langue gothique.

(*Hist. ecclés.*)

y voyait, en effet, la charité ; les esclaves, la liberté ; les opprimés, la justice, mais la classe éclairée y voyait, comme nous l'avons dit, la raison et l'espérance.

Nous lisons d'ailleurs dans Pline, dans Lucien, Justin, et beaucoup d'autres auteurs, que les conversions étaient fréquentes aussi dans les hautes classes de Rome, et qu'un grand nombre de familles riches et considérées viennent déposer aux pieds des apôtres ou de leurs successeurs le prix de leurs propriétés mises en commun.

Le martyre, loin d'arrêter ce zèle pieux, l'anima de nouveaux feux ; dix fois la persécution la plus horrible vint fondre sur les chrétiens, et toujours leur nombre augmentait ; ils venaient s'offrir eux-mêmes à la mort en s'avouant chrétiens ; ils se glorifiaient de ce titre et mouraient, avec le courage de l'exaltation, au milieu des plus épouvantables supplices *. Leur Dieu les voyait,

* Les bêtes féroces, le feu, les ongles de fer, la faim, la croix, l'huile bouillante, la roue, les lapidations, le chevalet, étaient les supplices ordinaires des chrétiens ; souvent, et par un raffinement de barbarie, on se servait des moins cruels afin de les multiplier et de prolonger ainsi les tourmens. Souvent aussi ils en inventaient de nouveaux, tels que la prostitution des vierges chrétiennes.... Avant de les faire périr, on essayait de les faire renoncer à leur religion, par les prières, la séduction, les menaces, et enfin par les tortures. (Voy. les Actes des martyrs). Nous donnerons ici le détail de quelques-unes, tel qu'il est rapporté dans Fleury. « Etendre sur un chevalet, avec des cordes attachées aux pieds et aux mains, et tirées des deux bouts avec des poulies, ou pendre par les mains avec des poids attachés aux pieds. Battre de verges ou de gros bâtons, ou de fouets garnis de pointes de

une félicité éternelle, immense, devait payer quelques heures de douleurs!....

Mais comment les chrétiens, si tranquilles pendant un siècle, avaient-ils pu s'attirer ensuite de si violentes persécutions pendant que Rome souffrait dans son sein tous les cultes*? Leur nombre et leurs prétentions augmentaient chaque jour; leurs assemblées nocturnes avaient effrayé leurs gouvernans; leurs mœurs calomniées** avaient éloigné d'eux

---

fer, nommés scorpions, ou de lasnières de cuir cru ou garnies de balles de plomb. On en a vu grand nombre mourir sous les coups. D'autres étant étendus, on leur brûlait les côtes avec des flambeaux ou des lames de fer rouge, et on les déchirait avec des ongles ou des peignes de fer; en sorte que souvent on découvrait les côtes et jusques aux entrailles, et le feu entrant dans le corps, étouffait les patiens. Pour rendre ces plaies plus sensibles, on les frottait quelquefois de sel et de vinaigre, et on les rouvrait lorsqu'elles commençaient à se refermer.» Pendant ces tourmens on interrogeait sans cesse, jusqu'à ce que la douleur leur arrachât un désaveu que beaucoup d'entr'eux retractaient ensuite.

* Delventinus, dit Tertulien, était adoré à Cassin, Visidianus à Narni, Ancaria à Ascali, Nursia à Vulfin, Curis à Phalise; ce ne sont pas les dieux des Romains.... Nous sommes les seuls à qui l'on refuse la liberté de conscience.

** Le secret des mystères était un grand sujet de calomnie contre les chrétiens. La prévention où l'on était contre eux faisait présumer que ce qui se passait dans les assemblées nocturnes était horrible, comme de manger des enfans, etc. Malheureusement les crimes détestables de quelques hérésiarques y avaient donné lieu.

(*Fleury.*)

Eruenda prorsùs hoc et execranda confessio. Occultis se notis et insignibus noscunt et amant mutuo pæne antè quam noverint; passim etiam inter eos velut quædam libidinum

jusqu'aux philosophes. Les vainqueurs du monde accusaient d'orgueil et d'impiété, d'obscurs sectateurs qui méprisaient leurs dieux et condamnaient les païens à des tourmens éternels.

Ces derniers auraient volontiers reçu le Christ parmi leurs divinités, mais ils ne pouvaient supporter l'idée de lui sacrifier des croyances intimément liées à dix siècles de gloire. Ils admiraient leur courage dans le martyre, mais ils l'attribuaient à un désespoir obstiné, à une frénésie superstitieuse. Parfois cependant on voyait cette frénésie se communiquer du martyr au persécuteur, et ce spectacle terrible enfanter des chrétiens *.

L'incendie de Rome fut le premier signal de ces persécutions dont le récit, chargé de faits, nous entraînerait trop loin. Nous venons de voir comment s'était établie cette religion toute d'amour et de charité; destinée surtout à améliorer le sort des générations qui virent le jour après sa

---

religio miscetur; ac se promiscue appellant fratres et sorores ut etiam non insolens stuprum intercessione sacri nominis, fiat incestum. Ita eorum vana et demens superstitio sceleribus gloriatur. (*Minut. Felix.*)

Cécilius ne s'en tient pas là : selon lui, les chrétiens adoraient tantôt la tête d'un âne, tantôt la partie honteuse de leurs prélats (genitalia), suçaient le sang des enfans qu'ils égorgeaient, et consommaient ces horribles sacrifices par de plus horribles orgies.

Ces passages, extraits en résumé de l'Octavien de Minutius-Felix, contiennent une partie des accusations débitées contre les chrétiens de cette époque. La plupart avaient été fabriquées pour agir sur le bas peuple; il y en avait de plus spécieuses pour la classe éclairée.....

* *Plures efficimur, quoties metimur à vobis; semen est sanguis christianorum.* (*Tertulien.*)

naissance, elle atteignit son noble but, et le sang de ses martyrs ne fut pas perdu pour la postérité.

Le peuple Romain, corrompu par le despotisme et l'esclavage, sentait de jour en jour un besoin plus pressant de régénération *; sa féroce vertu, morte avec la république, ne fut pendant la paix qu'une barbarie sans but. Rampant sous des tyrans méprisables, les spectacles sanguinaires, la débauche et l'impudicité publique le consolaient de son avilissement et de la perte de sa grandeur **. Loin de gêner les passions, la morale du paganisme les flattait; l'exemple des divinités consacrait les vices les plus honteux.

La prostitution même était un acte religieux, un acte dès long-temps autorisé par les lois à Rome et dans les provinces ***.

---

* L'infâme turpitude des derniers sectateurs du paganisme produisit une réaction profonde; elle mit en honneur dans l'âme des chrétiens toutes les idées répressives, toutes les vertus rigides.... L'austérité de la vie devint une sorte de fanatisme.

(*Asaïs.*)

** A Babylone, à Corinthe, sur les bords du Gange, la prostitution fut érigée en cérémonie religieuse, mais que l'on parcoure l'histoire romaine ou celle des autres peuples et des autres âges, on ne trouvera d'époque ni de siècle où l'espèce humaine ait tant souffert que dans les siècles qui suivirent la proscription de Sylla. La guerre sur tous les points du globe, la dévastation au-dehors, la corruption au-dedans; si le règne d'Auguste et ceux de quelques bons princes ont fait luire sur l'Europe un rayon de bonheur, ils n'ont eu aucune influence sur l'amélioration des mœurs.

*** Dioclès de Mégare s'était distingué par des amours in-

Ce sont ces hommes voluptueux, ou endurcis dans la débauche, que le christianisme a ramenés à la vie la plus austère.

Au milieu de cet abrutissement, un besoin vague d'humanité se faisait sentir. L'orgueil romain, malgré d'atroces calomnies, malgré des préjugés enracinés, fut forcé de rendre hommage à la conduite de ces sectateurs qui mettaient au premier rang de leurs vertus, l'union, la bienveillance, l'humilité, si étrangères aux Romains de Tibère et de Commode. La philosophie stoïque, fondée sur le mépris de la douleur, leur avait appris à supporter leurs maux; le christianisme enseignait à souffrir les siens avec résignation, et surtout à soulager ceux des autres avec la charité la plus tendre et la plus active. Epictète, Marc-Aurèle et Antonin étaient déjà plus près du christianisme que Zénon; Jésus-Christ acheva

---

fâmes; toutes les années les jeunes gens disputent de débauches autour de son tombeau, et l'on couronne le plus lascif. — La loi veut que les plus illustres filles se prostituent à Vénus dans Corinthe, etc.

(*Théocrite*, *Hérodote*, *Lucien*, *Justin*, *etc.*)

Philon nous apprend que chez plusieurs peuples païens il y avait des prix proposés à l'impudicité. A Rome, dit Plaute, on ne se cachait pas même de ces excès qui outragent la nature. Plutarque raconte que Caton avait établi dans sa maison que les valets pourraient voir les femmes pour une somme d'argent qu'il avait fixée...; et cela pour conserver les mœurs! L'austère Caton, dit-il ailleurs, prêta sa femme à Hortensius, chose permise à Rome! Combien de pareils exemples doivent nous faire chérir une religion qui, en rétablissant la sainteté du mariage, a ajouté à notre bonheur par l'amélioration de nos mœurs.

leur ouvrage, et son divin génie sut faire une révolution que leur douce philosophie avait à peine ébauchée *. La patiente et courageuse mission de ses apôtres acheva cette révolution **. Les martyrs l'affermirent par leurs supplices et la scellèrent de leur sang. Les princes philosophes avaient pour un instant adouci des mœurs barbares, épuré une corruption toujours croissante, mais leur fausse politique voyait le salut de Rome dans un polythéïsme vieilli ; ils étaient païens et Romains ; la régénération du monde demandait une source étrangère, plus originale et plus profonde. La terre de Juda devait être le berceau du Christ***.

---

* La morale de l'ancïenne philosophie ne combattait que les passions de l'humanité, sans en attaquer le principe. Aussi n'a-t-elle que des vertus rares et passagères ; c'est aux sources qu'a frappé le christianisme, tant pour améliorer les vertus que pour corriger les vices. L'Évangile a fait de la modestie, l'humilité, de la philantropie, la charité ; enfin, *à la vengeance, si douce aux nobles cœurs*, elle a substitué le pardon des offenses.

** « Lactance avoue, dit Fréret, que si quelqu'un voulait recueillir toutes les vérités que les philosophes ont enseignées, on ferait un corps de doctrine assez semblable aux principes de la religion chrétienne. » Cela est juste, mais ces vérités ne se sont pas répandues dans les basses classes ; elles sont nées et mortes dans la tête de quelques excellens hommes. La masse du peuple n'en a profité qu'après la prédication des apôtres. Le savant avait admiré la profondeur de la morale évangélique, l'homme borné y a trouvé la simplicité et l'a embrassée avec amour.

*** Le besoin d'une nouvelle religion se faisait sentir aussi dans l'Egypte et toute la Judée. Les prédictions des prophètes le prouvent, et ce sont ces mêmes prédictions qui ont donné tant d'autorité aux paroles des apôtres.

Appuyé sur la philosophie et sur le judaïsme, dont il tire ses usages et toutes ses forces, le christianisme promettait une vie future. L'immortalité de l'âme qui, avant Jésus-Christ, pouvait occuper les loisirs d'un philosophe, et, dans le silence de la solitude, le consoler parfois des chagrins de cette vie, se perdait dans les agitations du monde et n'arrivait pas jusqu'au peuple. Le Dieu législateur en fit la principale base de sa religion, et ce peuple, ces esclaves si nombreux furent consolés et convertis. Le zèle des païens était faible comme leur croyance ; les chrétiens, pleins de foi, se faisaient une loi et une gloire d'amener les infidèles à la vraie croyance. Leur vie austère et chaste commandait la vénération * ; ils avaient en horreur les jeux du cirque que Constantin ferma plus tard ; la joie, les festins, le luxe, tous les biens, toutes les vanités de cette vie leur étaient également interdits ; la prière, la pénitence, le travail occupaient leurs journées et une partie de leurs nuits **.

La vie ascétique des premiers chrétiens les conduisit à l'extase, aux miracles et augmenta l'admiration du peuple païen déjà ébranlé par des exemples si pieux, si courageux et si patiens.

---

* Actes des apôtres. — Lactance, Institutions divines. — Fleury, Mœurs des chrétiens, etc.

** Quelques-uns, dit Gibbon, d'après St. Cyprien, se montraient insensibles aux attaques de la chair ; les vierges permettaient aux diacres et aux prêtres de partager leur lit, et se glorifiaient d'une vertu qui échappait à tous les feux de l'impureté ; mais la nature insultée reprenait souvent ses droits, et cette nouvelle espèce de martyrs ne servit qu'à introduire un nouveau scandale dans l'église.

Les affaires du gouvernement leur étaient aussi étrangères que les plaisirs ; ce fut là une des causes de la tranquillité dont ils jouirent jusqu'à Néron. Les premiers empereurs ne regardaient pas une secte si obscure et si paisible, comme digne de leur attention *. L'égalité, l'indépendance étaient la base de sa constitution intérieure. Des prophêtes sortis de la foule et sans distinction dictaient des lois que l'esprit-saint leur inspirait.

Les chrétiens étaient toujours en présence de leur Dieu : « Une âme droite, une conscience pure, une foi sincère, voilà, dit Minutius Félix, les seules offrandes que notre Dieu exige de nous. Vivre dans l'innocence, c'est le prier ; pratiquer la justice, c'est lui faire des libations ; s'abstenir de la fraude, c'est se le rendre proprice ; sauver un homme dans le danger, c'est lui immoler la plus belle des victimes : ainsi parmi nous celui-là est le plus religieux qui est le meilleur et le plus juste. »

Et, en effet, pendant que les prisons regorgeaient de païens, le seul crime de religion y amenait les premiers disciples des apôtres.

Le christianisme a fait le plus grand bien aux mœurs en consacrant le lien conjugal et ne reconnaissant pas d'intermédiaire entre le célibat et le mariage, comme chez les juifs et les païens **.

---

* Les Actes des apôtres parlent, il est vrai, de quelques persécutions antérieures, mais elles étaient faibles et individuelles, comparées surtout aux dix persécutions dont parle l'histoire.

** Il fut des temps où le mot *concubine*, qui actuellement n'a qu'une acception flétrissante, désignait une épouse

Il concentra ainsi l'affection sur un seul objet qui dès lors en fut plus digne, et assura l'état des enfans, resserra et fortifia les liens de famille. Les femmes lui doivent leur rang dans l'état social ; il a fait disparaître l'inégalité des sexes en leur accordant les mêmes avantages spirituels: « Vous êtes tous enfans de Dieu, a dit St Paul, il n'y a plus maintenant de juif, ni de gentil, ni de libre, ni d'esclave, ni d'homme, ni de femme, vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. » Le christianisme opposa la puissance morale à la force physique, et c'est ainsi que le faible et l'opprimé trouvèrent en lui un recours. L'église primitive a toujours pris la morale pour base de sa politique; ses ordonnances sont toutes justes et grandes ; elles ont un fonds d'universalité qu'on retrouve partout, et en premiere ligne dans l'abolition de l'esclavage *. Quoi de plus fort, de

---

légitime. Jusqu'à nos jours s'est maintenu en Allemagne ce reste de barbarie, nommé vulgairement *mariage de la main gauche.*

(*Grégoire, d'après Georg. de Ludof.*)

* Le christianisme a, sans aucun doute, puissamment contribué à abolir l'esclavage ; mais l'invasion des barbares a long-temps retardé les excellens effets de sa morale. Le 22.me canon du 2.me concile de Tours, en 567, excommuniait les seigneurs et les juges qui opprimaient le peuple. Nous voyons encore au 12me siècle une bulle d'Alexandre III qui réclame l'*affranchissement général des esclaves :* il y en avait donc au 12.me siècle ! Il est vrai de dire qu'ils étaient infiniment mieux traités. Rien ne prouverait mieux le besoin d'une nouvelle religion que la manière horrible dont on traitait les esclaves dans les villes les plus policées de l'Europe. A Lacédémone, dit Montesquieu, ils n'a-

plus nouveau, de plus admirable que les paroles de St Paul prononcées sous la tyrannie des empereurs? Quelle législation, quelle morale, quelle politique elles promettaient au monde !... L'invasion des barbares, l'ambition des grands, les vices des hommes ont pu arrêter les bienfaits de l'Évangile, mais on a reconnu, avec le temps et après les orages, l'excellence de ses institutions. La civilisation s'est appuyée sur la religion chrétienne pour déployer sur l'Europe ses ailes rapides et protectrices. Plus de ces remparts qui seuls pouvaient déterminer le droit des gens sous le règne d'une force sauvage ; ils ne seront désormais pour le monde que des monumens de son ancienne barbarie *. Plus de ces horribles sacri-

---

vaient aucune justice contre les insultes ; ils n'étaient pas seulement esclaves d'un citoyen, mais encore du public ; à Rome on confondait la blessure faite à une bête et celle faite à un esclave. Platon lui-même ôtait aux esclaves la différence naturelle : *Si un esclave tue un homme libre il doit être puni comme un parricide.* Ceux qui travaillaient à la terre avaient les fers aux pieds ; l'eau, le sel et le pain étaient leur seule nourriture ; des souterrains leur seul gîte pendant la nuit. Enfin il leur était interdit de se défendre contre les tigres et les lions, de peur de blesser un de ces animaux si utiles aux plaisirs des Romains. La guerre perdit aussi de sa force dévastatrice. Tranquille dans tous les cas, dit Robertson, sur sa liberté personnelle, le vaincu résista avec moins de violence ; le triomphe du vainqueur fut moins cruel : ainsi l'humanité fut introduite dans les camps où elle paraissait étrangère.

* Les ruines de ces murailles immenses existent encore entre l'Ecosse, l'Angleterre, le Rhin et le Danube, etc. Les Chinois immobiles conservent la leur.

fices, de ces orgies brutales que réclamaient des dieux débauchés et altérés de sang ; partout la justice, l'amour et la charité.

Nous avons vu ce que le christianisme avait donné à l'Europe abrutie et avilie par des Néron et des Caligula, nous avons vu l'Europe régénérée sous sa bienfaisante influence ; voyez maintenant ce que serait devenu cet empire croulant sous ses ruines vermoulues, en proie à des myriades de barbares sans lien, sans morale, sans appui, contre d'innombrables élémens de dissolution ; ce que serait devenu le monde entier livré à la force matérielle ? L'église seule, et déjà forte de ses institutions, a pu contre-balancer ces élémens de dissolution, se défendre contre cette barbarie envahissante, la soumettre, lui donner ses propres élémens de morale et de civilisation, l'instruire, l'améliorer, en faire une société nouvelle, forte, agissante et progressive.....

La morale, le droit des gens, la philosophie ne gagnèrent pas seuls à cette immense révolution : l'éloquence et les lettres, s'emparant des plus profondes affections de l'âme et s'élevant au-dessus des intérêts terrestres et passagers, étalèrent des richesses inconnues jusqu'alors.

Les Grégoire, les Basile, les Chrysostôme firent revivre avec plus de jeunesse et de force la langue harmonieuse de Platon ; elle renaissait avec des idées originales qui lui prêtaient un charme nouveau.

La civilisation plus retardée de l'occident de l'Europe, offrait moins de ressources à l'éloquence et aux lettres que ne pouvait plus soutenir la capitale, veuve de ses empereurs. Les hommes

qui ont honoré l'église latine sont en partie sortis de l'Afrique : Tertulien, Paulin, l'ardent Jérôme, le vertueux Ambroise, et cet Augustin dont le génie sut mêler aux disputes théologiques, à la scolastique, à une science étonnante pour son siècle tout ce que la sensibilité a de plus doux et l'imagination de plus riant, voilà les hommes que l'Occident peut opposer aux pères de l'église grecque qui conserve cependant une supériorité immense sur sa rivale *. Vous le voyez, au milieu de la décadence générale, et dans l'abaissement honteux de l'empire, des évêques, des anachorètes s'élèvent seuls au-dessus de leur siècle ; et font entendre à des nations abruties par les vices, à des peuplades ignorantes et féroces, les divins accens d'un génie créateur ; nés entre deux tombeaux, il furent comme le chant du cygne dans les écoles de Rome et d'Athènes. Mais tout ne périt pas avec eux ; leurs pensées, leurs livres existaient ; ils échappèrent à la torche des Goths et des Vandales ; les siècles modernes y ont puisé une éloquence aussi sublime, mais plus douce, plus persuasive et dépouillée de cette énergie pres-

---

* Les deux églises comptent dans ces quatre siècles quinze ou dix-huit orateurs très-distingués.

2.me S. { Eglise grecque : Justin, Irénée.
Eglise latine : aucun.

3.me S. { Eglise grecque : Clément, Origène.
Eglise latine : Tertulien, Cyprien.

4.me S. { Eglise grecque : Euzèbe, Athanase, Bazile, Grégoire de Nazianze, Chrysostôme, Synesius.
Eglise latine : Lactance, Hilaire, Ambroise, Jérôme, Augustin, Paulin.

que sauvage que ne comportait pas une civilisation plus avancée et un auditoire de rois. . .

La poésie s'éteignit aussi ; privée de modèles, à son réveil tardif, elle reçut de la religion seule sa supériorité sur celle des anciens. . . .

L'humilité et la douceur des vertus chrétiennes, leur combat contre les passions, et l'amour, l'amitié, tous ces sentimens les plus chers, divinisés par l'espoir d'une autre vie, lui donnent un charme infini. La morale, séparée de la religion, ne pouvait qu'être faible, souvent fausse en poésie. Fortifiée par le christianisme, elle acquiert une grande autorité et pénètre profondément dans nos cœurs préparés à la recevoir. Le ciel païen chargé de divinités impuissantes ou méprisables, ce ciel qui semble réfléchir tous les vices de l'humanité peut-il balancer le spiritualisme moderne qui exalte toutes les idées généreuses et flétrit l'égoïsme ? Ces forêts peuplées de dieux ridicules, sans cesse augmentés par l'imagination des poëtes, parlaient-elles au cœur comme nos vastes solitudes où la puissance et les bienfaits du créateur se présentent seuls à la pensée ? Tous les brillans mensonges de l'antiquité peuvent-ils entrer en parallèle avec cette poësie de l'âme qui prend sa source et qui se perd dans l'immensité et la bonté divine ? Nous ne le croyons pas.

Si l'influence du christianisme sur les beaux-arts fut moins grande, elle est cependant bien remarquable. Les temples gothiques remplacèrent les temples grecs et romains ; moins parfaits de style, ils remplirent mieux leur but. Le Dieu des chrétiens n'eût pu trouver place sous ces voûtes élégantes, mais basses, de l'architecture grecque. Les

ogives gothiques pénètrent l'âme d'un sentiment religieux et la portent au recueillement. Les mystères de la nouvelle religion avaient besoin de ces formes hardies, imposantes, originales.

La peinture changea aussi d'aspect ; l'histoire des patriarches, les sujets de la Bible et ceux plus doux, plus suaves du Nouveau Testament, remplacèrent les éternelles bacchanales, les divinités et les héros d'Homère. Cependant jusqu'au réveil des arts en Italie, la peinture fut presque anéantie et la sculpture s'éteignit avec le paganisme. Si les anges, la vierge et les miracles de Jésus-Christ convenaient mieux à la première, la religion des dieux et des héros était plus favorable à la seconde.

Les sciences physiques ne gagnèrent-elles pas aussi à cette régénération ? Dès que l'homme fut convaincu qu'une intelligence unique présidait à l'ordre si admirable de l'Univers, la direction de ses études fut plus suivie ; il cherche en tout une cause, et des résultats aussi nombreux qu'utiles à la science découlent de cette recherche. L'esprit humain ne s'arrêta qu'à ce premier principe que notre faible intelligence ne peut connaître ni concevoir.

Résumons-nous : le christianisme sorti de la Judée, sans richesse, sans autorité, sans forces, sans science, s'est établi par la seule vertu et la patience dans les tourmens *.....

---

* L'orgueil, la sensualité, le libertinage étaient les seules défenses de l'idolâtrie ; l'église la déracinait tous les jours par sa doctrine, et plus encore par sa patience.

(*Bossuet.*)

